

Une embellie sur la scène pays !

Loin de moi l'idée de m'aventurer sur la glose créole et sur les mots en ribambelle ou farandole que ce "bout de terre" comme dit Léocadie en parlant de son île, attise en poésie dans le cœur des enfants du pays. Au fil des années et du métier, je sais pourtant frémir et m'esbaudir, sans beaucoup réfléchir, quand le verbe trouvé pour le dire la force d'une passion nous mettant l'âme au diapason des subtilités d'une réalité qui, en beauté, le plus clair du temps, nous caresse, Ô merveille, la pensée en même temps que l'oreille. Tout ouïe, je me suis posée dans les travées de Canter, dont l'intimité ici à tout pour plaire, pour plonger, hier, dans l'univers servi par Léocadie. Je n'étais pas au rendez-vous de février du Grand Marché où Daniel faisait, avec "Ki sa mi lé", son entrée sur le plateau du spectacle vivant de son île d'enfant. Bizarrement, il me semblait prudent de lui donner du temps pour rôder ce que j'imaginai alors un essai, oubliant qu'il avait déjà fait ses preuves devant le public lyonnais avec cette "oeuvre de jeunesse", comme on dira sans doute de cette pièce quand, plus tard, on regardera sa carrière, dans son rétroviseur d'auteur et d'acteur. Je ne saurai jamais si c'était une bonne idée et si le spectacle a, depuis, gagné en énergie.

Ce que j'ai senti en revanche dès la première manche de cette séance de dramaturgie, à des années lumière de ses performances premières d'improvisateur, c'est le souffle puissant, et pour tout dire bouleversant, d'une parole vraie, juste et libérée de tous les à-peu-près figeant le débutant, séant, comme le spectateur dans les rangs.

Rarement vu et ressenti un tel flux d'éloquence bombarder les planches de la première minute

à la dernière, avec une puissance de jeu qui met le feu à la question identitaire de façon exemplaire.

Un coup de théâtre qui vous recule le débat du créole-français avec des mots bien sentis, au propre et au figuré, pour lui refaire une virginité dans une savante mise à nu. Celle d'un individu dialoguant sur scène avec lui-même, chaque moitié écartelée soliloquant sur la blessure laissée par la rupture forcée. Empêché de rester créole pour mieux devenir bon français, en terme d'élocution c'est la dure leçon de duplicité qu'ont dû se manger des générations de Réunionnais, comme lui, Daniel Léocadie qui livre ici toute la profondeur d'un fonner que chacun à son gré s'approprie. Sans misère, sans pleurnicheries, mais avec colère et envie. Celle de comprendre comment l'esprit peut laisser faire, sans se rebeller, un grand père et son veto ("cause pas créole !") sous peine d'être giflé.

Un hymne aux contradictions de l'âme humaine et aux contrastes qui font et défont chaque personnalité, créole ou non, comme toute pièce du puzzle quotidien, entre ombres et lumières, mémoire et oubli, apathie et rage, peur et courage, dégoût et envie, guerre et paix, colère et... bonheur tout aussi éphémères. Daniel Léocadie n'a rien inventé mais son authenticité parle pour lui, être singulier dont le métier l'oblige à puiser dans toutes les couleurs de sa vie pour brûler les feux de la rampe avec sincérité. Pari formidablement réussi, écriture et posture identifiant comme un éclair puissant, le talent d'un nouveau fleuron de la dramaturgie made in Reunion en son conservatoire de Région. Voilà qui nous inspire, respect, émotion et plaisir !

M.D.

Honneur à Léocadie, acteur de Saint-Louis

THEÂTRE. Au rayon "Attention ! Talents de la Réunion", Daniel Léocadie rejoint aujourd'hui les comédiens bluffants et prêts à dévorer le monde que sont pour nous les Givran, Pothin, Fontano, Erudel and co. Il était grand temps de rencontrer l'auteur et interprète de "Kisa Mi Lé ?". Entretien.

- Comment êtes-vous tombé dans la marmite du théâtre ?

- A la fac, à Saint-Denis où j'ai suivi des cours de théâtre et où je me suis inscrit à la Ligue d'improvisation présidée par Jean-Laurent Faubourg. J'y ai passé cinq années assez jubilatoires au sein d'un atelier où avec des amis nous avons remporté deux années de suite les championnats de la Réunion (2008, 2009). J'ai eu alors envie d'aller voir plus loin. Plus seulement envie de faire rire. Je me suis inscrit aux classes d'art dramatique du Conservatoire. Il y avait, là Vincent Fontano, Laurent Robert... Une belle promotion !

- Vous y avez trouvé ce qui vous manquait ?

- Le texte en premier, notre socle d'apprentissage. Les mots, les virgules tout ça m'impressionnait. Du nouveau par rapport à l'impro, et je me suis pris au jeu, avec un vrai plaisir. Jean-Louis Levasseur notre professeur nous a vu débouler de l'université, en bande, dans sa classe, tout fiers de nos titres de champion mais nous a vite recadrés ! Ça nous a fait évoluer très vite car nous étions tous passionnés, et à la tâche de 8h du matin à 20h. Je dirai que cette unique année au CRR a été une formidable chance. Jean-Louis a réussi à nous emmener à Avignon et on a compris qu'il existait bien des possibilités pour avancer dans ce métier,

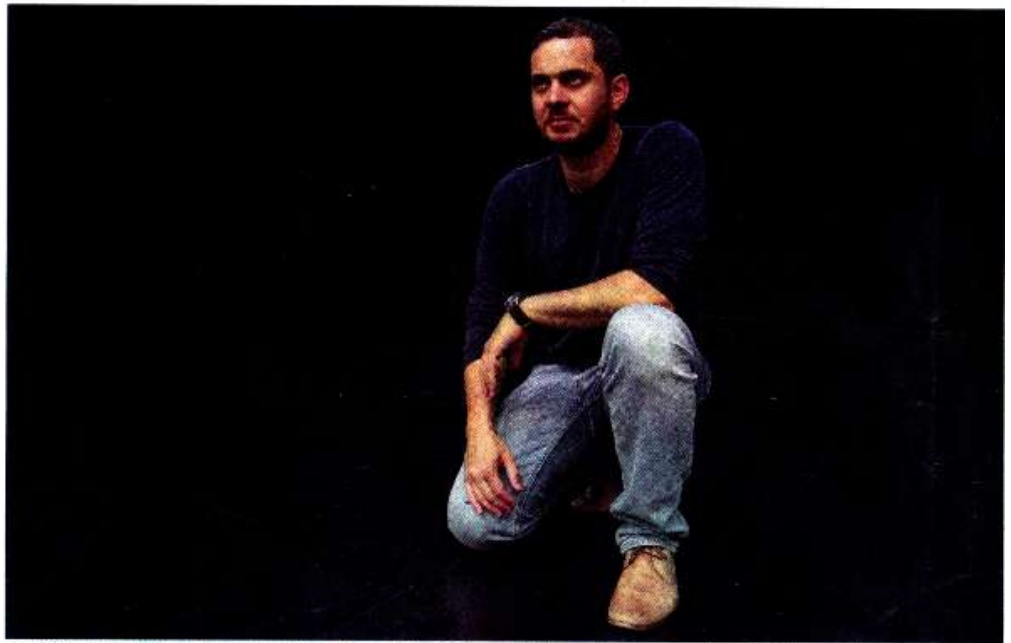
des grandes écoles et pas seulement le Cours Florent. J'ai découvert qu'on pouvait passer des concours d'entrée au Cycle d'Enseignement Professionnel Initial de Théâtre (CEPIT). On a tenté l'épreuve avec mon ami Sébastien Pierre Louis et on a été reçus. Revenus finir notre année à la Réunion, on est repartis en métropole pour deux ans au Conservatoire d'Avignon de Jean-Yves Picq, avant d'intégrer l'Ensatt (Ecole nationale supérieure des arts et techniques du théâtre) à Lyon. Comme Lolita Tergemina, quelques années plus tôt.

- Votre voie était enfin tracée ?

- Il faut dire que ce n'était pas gagné au départ. J'ai passé un bac S, puis j'ai bifurqué en fac d'espagnol, pour m'inscrire ensuite en licence de sciences de l'éducation, et après en maîtrise de communication, tout en rêvant de plus en plus de brûler les planches ! J'ai l'habitude d'aller où j'ai envie d'aller. Sur ce coup-là j'ai eu de la chance mais j'ai aussi travaillé d'arrache-pied. Pas de secret !

- Quels ont été les textes porteurs au cours de votre formation d'acteur à la Réunion ?

- Il y en a eu trois. "Richard III" en tête ! Pour moi le plus beau de Shakespeare et de l'histoire de la dramaturgie. Et puis "La résistible ascension d'Arturo Ui" de Brecht



Avant leur entrée au Conservatoire, Pascal Papini appelait avec humour la bande d'improvisateurs de Daniel Léocadie "Les délinquants du théâtre !" (photos SLY).

et enfin "Ivanov" de Tchekhov. Trois moments qui m'ont procuré le même plaisir de jouer qu'en impro.

- Vous voilà de retour en pro avec votre propre création au nom des... "Non alignés" ?

- Le nom de la cie qu'il nous a fallu créer avec la volonté d'être "ouverts", en sortant de l'ENSATT, avec Jérôme Cochet, pour notre premier projet "Guerre" de Lars Noren. Juste après nous avons monté "Kisa Mi Lé" que j'ai

écrit et dont je suis l'unique interprète sous le regard de Jérôme. La création a eu lieu à Lyon devant un public zoreil pour une pièce bilingue où français et créole sont convoqués. Sans saisir le mot à mot ils ont compris toute l'histoire, ce qui les a visiblement troublés. J'y montre comment en partant loin de chez soi avec quantité d'ambitions pour l'avenir on arrive à redécouvrir le manque de ce que l'on ne voit plus et l'importance de ce qui avant passait pour superflu voire

négatif pour notre évolution. Un fonner théâtral, une fiction pas du tout autobiographique, pour dire comment un marmaille de 7 ans peut perdre une partie de lui-même quand son grand-père le somme de ne plus parler créole pour devenir un homme. Et comment à l'âge de 20 ans le désir de retrouver cette part laissée de côté, revient quand l'aïeul disparaît.

- Un flot de questions et vos réponses à "Kisa Mi Lé" ?

- Oui, sans la moindre revendication pour l'une ou l'autre langue. J'ai compris que les deux nous rendent plus forts et nous préparent à parler toutes les langues du monde !

- Pourquoi garder un pied à la Réunion quand Paris

vous tend les bras ?

- A la Rivière Saint-Louis je vois mon métier comme un cheval de bataille sans doute plus utile à la culture dans mon fief qu'en France en permanence. Alors en marge de la pièce, j'ai monté ici une cie éponyme pour parler de l'identité, de qui on est en tant que citoyen, et comment réfléchir avec les textes et le théâtre, à l'avenir de notre diaspora... ce qui ne m'empêchera pas de jouer bientôt au Théâtre de l'Opprimé !

*Propos recueillis par
Marine Dusigne*

A voir le 24 octobre à Lespas Saint-Paul, le 4 novembre au Centre Lucet Langenier de Saint-Pierre le 28 février 2018 à Paris au Théâtre de l'Opprimé puis les 8, 12, 15 juin 2018 au Théâtre sous les Arbres du Port.



Daniel pour sa première pièce se fie à la direction de Jérôme le fondateur des Non Alignés.

ÇA SE PASSE
CETTE SEMAINE



OPPORTUNITÉS DU SACRIFICE

THÉÂTRE **KISA MI LÉ**

28 sept. 20h | St-Denis | Théâtre Vladimir Canter | 12-15€

« *Je pense donc je suis* » affirmait le philosophe. « *Encore faut-il savoir en quelle langue je pense pour savoir qui je suis* » semble ajouter Daniel Léocadie, jeune auteur et comédien réunionnais. Réponse, ou début de réponse, dans *Kisa mi lé*, à retrouver le 28 septembre prochain à Vladimir Canter.

Kisa mi lé, en dépit de sa dimension initiatique, n'est pas un conte pour enfants. Ni un récit autobiographique, malgré la narration interne. C'est une œuvre porteuse d'une interrogation commune à tous les Réunionnais, dont on se demande comment la réponse peut émerger sans raviver des haines enfouies.

En effet, le personnage principal de la pièce est un réunionnais confronté à sa dualité intérieure. Si Rimbaud rappelle que : « Je est un autre », Léocadie ajoute que le Réunionnais, lui, est beaucoup d'autres : « *De par l'histoire j'ai à la fois la culture française et la culture créole. J'ai à la fois la langue française et la langue créole réunionnaise. Comme si deux identités se partageaient mon corps, ma tête, mes pensées. Quand on en abandonne une, que devient l'autre ?* ». Or, à partir du moment où le je est fractionné, on est en droit

de se demander si sa réunification ne passe pas nécessairement par un choix. Donc par un rejet.

À cet égard, la réponse proposée par Léocadie est audacieuse. Car c'est bien de cet abandon du créole au profit du français que la pièce s'engage à parler, sans verser pour autant dans les écueils manichéens ou dans la leçon de morale. Il aurait été tentant, pourtant, de faire de ce spectacle une chronique de la haine ordinaire, un manifeste vengeur mû par la loi du talion.

Ayant pris le parti, dans l'écriture comme dans la mise en scène, de mettre le créole et le français sur un pied d'égalité, Léocadie se propose donc de mener à terme une quête identitaire au-delà des dichotomies. Loin de penser qu'un choix est nécessaire pour être soi, il nous invite à considérer le conflit identitaire comme une opportunité d'ouverture.

LE PITCH

Un homme est en colère. On lui a menti sur son passé. Il veut des réponses et surtout la vérité. Vingt ans après avoir quitté sa terre natale il part à la recherche de son histoire, de son identité. Une identité double mais singulière.

Kisa mi lé donne la parole à un petit-fils né sur un bout de terre. Petit, son grand père lui interdit de parler sa langue maternelle et ses parents décident d'aller vivre dans le grand pays pour qu'il ait des chances de réussite. Vingt ans plus tard, alors qu'il n'avait plus de contact avec lui, il apprend la mort de son grand-père. Bouleversé, il se rend compte qu'il a une part de son histoire qu'il ne connaît pas et c'est cette part de lui qu'il va rechercher. Cet autre « lui » resté avec son grand-père.

THÉÂTRE **Kisa mi lé**

23 fév. 19h | 25 fév. 20h | St-Denis | Théâtre du Grand Marché | 8-15€

Kisa mi lé, spectacle écrit en français et en créole ouvre les vannes identitaires et bouscule Descartes. « *Je pense donc je suis* » affirmait le philosophe. « *Encore faut-il savoir en quelle langue je pense pour savoir qui je suis* » semble ajouter Daniel Léocadie, jeune auteur et comédien réunionnais qui nous revient de Lyon. Retour en mots sur un entretien facétieux, aux portes d'une salutaire schizophrénie.

Daniel Léocadie est en pleine répétition dans l'hiver métropolitain. Dans quelques jours, il jouera seul sur scène son *zistwar*, pendant 58 minutes, devant un public non créolophone. Et contrairement à moi, il est parfaitement serein. Lorsque je lui demande s'il ne craint pas de parler aux murs, en proposant à un public métro le dialogue intérieur d'un réunionnais qui décide d'interroger sa langue maternelle, il s'amuse et répond par une anecdote : « *Un jour, au cours d'un atelier dont les participants étaient tous de nationalité différente, nous devions raconter chacun un morceau du Petit Chaperon rouge. Finalement, lorsque j'ai raconté mon passage de l'histoire en créole, j'ai été l'un des seuls à être unanimement compris.* »

Une interrogation commune à tous les réunionnais, dont on se demande comment la réponse peut émerger sans raviver des haines enfouies.

Que Daniel Léocadie n'ait pas peur des mots, et qu'il ne doute pas de l'universalité de sa langue maternelle, lorsqu'il s'agit de l'exposer aux oreilles profanes, est le gage de son humanisme. Mais *Kisa mi lé*, en dépit de sa

dimension initiatique, n'est pas un conte pour enfants. Ni un récit autobiographique, malgré la narration interne. C'est une œuvre porteuse d'une interrogation commune à tous les réunionnais, dont on se demande comment la réponse peut émerger sans raviver des haines enfouies.

UNE RÉPONSE
AUDACIEUSE

En effet, le personnage principal de la pièce est un réunionnais confronté à sa dualité intérieure. Si Rimbaud rappelle que : « *Je est un autre* », Léocadie ajoute que le Réunionnais, lui, est beaucoup d'autres : « *De par l'histoire j'ai à la fois la culture française et la culture créole. J'ai à la fois la langue française et la langue créole réunionnaise. Comme si deux identités se partageaient mon corps, ma tête, mes pensées. Quand on en abandonne une, que devient l'autre ?* ». Or, à partir du moment où le je est fractionné, on est en droit de se demander si sa réunification ne passe pas nécessairement par un choix. Donc par un rejet.

À cet égard, la réponse proposée par Léocadie est audacieuse. Car c'est bien de cet

abandon du créole au profit du français que la pièce s'engage à parler, sans verser pour autant dans les écueils manichéens ou dans la leçon de morale. Il aurait été tentant, pourtant, de faire de ce spectacle une chronique de la haine ordinaire, un manifeste vengeur mû par la loi du talion.

L'auteur s'en défend : « *Je ne veux pas faire une leçon indépendantiste. Je veux traiter le sacrifice d'une culture pour une autre. Or il faut prendre les deux en charge. Comme deux enfants qu'il faut soigner avec le même amour.* »

Il faut interroger
ses peurs pour voir
le monde autrement

Je ne manque pas de lui faire remarquer que sa position d'ouverture face à une langue qu'on peut considérer comme celle du colon et de l'opresseur risque de froisser certains. S'amusant de pouvoir être appréhendé comme un artiste bisounours, il revient alors sur l'origine de cette rupture linguistique.

« *Je ne juge pas les parents réunionnais qui interdisent à leurs enfants de parler créole. Finalement ce qu'il y a derrière ces questions-là, c'est la peur. On pense se protéger avec la peur. Cette attitude de protectionnisme transforme les personnes. Or, à La Réunion, on a toutes les forces pour contrer ça. Il faut interroger ses peurs pour voir le monde autrement.* »

Ayant pris le parti, dans l'écriture comme dans la mise en scène, de mettre le créole et le français sur un pied d'égalité, Léocadie se propose donc de mener à terme une enquête identitaire au-delà des dichotomies. Loin de penser qu'un choix est nécessaire pour être soi, il nous invite à considérer le conflit identitaire comme une opportunité d'ouverture.

Bientôt de passage au théâtre du Grand Marché, Daniel Léocadie, modeste et curieux, attend son heure. Gageons que sa démarche artistique, honnête et courageuse révélera *kisa nou lé* : des spectateurs réunifiés

© ESCOBLETTE

